



# Petit Bigfoot

Jennifer Weiner

seuil



# Petit Bigfoot



Jennifer Weiner

# Petit Bigfoot

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Rosalind Elland-Goldsmith

La Martinière **j.**  
FICTION

Illustration de couverture : Alexandra Huard

Édition originale publiée en 2017 sous le titre *Little Bigfoot* par Aladdin, une marque de Simon & Schuster Children's Publishing Division, New York.

© 2017, Jennifer Weiner, Inc.

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2018, Éditions du Seuil

ISBN : 979-10-235-0997-7

[www.seuiljeunesse.com](http://www.seuiljeunesse.com)

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.

Pour Phoebe





« L'heure des ombres, lui avait-on soufflé une fois, c'est ce moment si particulier au milieu de la nuit où tous les enfants et tous les adultes sont profondément endormis. Les créatures les plus sombres sortent alors de leur cachette, et le monde leur appartient. »

Roald Dahl, *Le BGG*



# 1. Alice

**P**ar une belle matinée claire et ensoleillée, une certaine Alice Mayfair, âgée de douze ans, se posta à l'angle de la quatre-vingt-neuvième rue et de la Cinquième Avenue de New York, et tenta de disparaître.

Alice était grande, elle dut donc se voûter, courbant sa colonne vertébrale et enroulant son menton contre sa poitrine. Comme elle était trapue, elle contracta les épaules pour faire le dos rond, et riva son regard au sol. Ses mains, grosses et épaisses comme des steaks, étaient comme toujours enfoncées dans ses poches.

Mais la chose qu'Alice ne pouvait pas contrôler, de tout son corps, c'étaient ses cheveux : blond-roux, épais... et indomptables. Cette chevelure-là refusait de se soumettre, même tressée ou maintenue par

des élastiques. Vivre avec cette « Crinière », comme elle l'avait surnommée, c'était comme coexister avec un enfant de trois ans sur la tête, un gamin impossible à raisonner, quels que soient le chantage ou les menaces de punition.

« Tiens-toi bien, aujourd'hui ! » soufflait Alice tous les matins à sa Crinière, la tartinant d'une onéreuse cire modelante avant de passer un peigne et de coiffer les grosses mèches en nattes épaisses lui tombant au milieu du dos. En général, au moment de partir pour le collège, la Crinière avait un aspect acceptable... Mais dès la première heure du cours, des frisettes se rebellaient et s'échappaient des élastiques. Au stade du déjeuner, ces derniers avaient le plus souvent claqué et la Crinière n'était plus qu'un embrouillamini de boucles hirsutes. Parfois, par désespoir, Alice se coinçait les cheveux dans sa chemise et devait supporter, jusqu'à la fin de la journée, leurs chatouilles et leur poids contre son dos.

À croire que la fonction de la Crinière était de lui démontrer quotidiennement qu'elle avait mieux à faire que passer ses journées enfermée dans une salle de classe à apprendre la syntaxe ou les divisions complexes. Le monde était vaste et il s'y trouvait certainement, quelque part, un endroit où Alice pourrait être heureuse ou, au moins, rencontrer une fille qui l'apprécie... C'était son souhait le plus cher.

Sauf qu'après avoir fréquenté sept écoles différentes, en sept ans, Alice ne s'était pas fait une seule amie.

Elle soupira et se protégea les yeux du soleil. Elle sonda la rue puis observa ses bagages posés au sol. Il y avait une malle en cuir marron ornée d'un monogramme doré, deux sacs en tissu, de la même marque, et deux valises de cuir brun sur roulettes.

— Voilà ce que j'appelle des produits de qualité ! avait affirmé Felicia, la mère d'Alice, quand elles avaient acheté les valises. Tu les garderas toute ta vie. Tu les emporteras en lune de miel !

Ces paroles avaient été suivies d'un long silence. En réalité, Felicia avait de gros doutes sur le fait que son imposante, maladroite et hirsute fille parte un jour en lune de miel. Et quand Alice avait demandé à acheter un sac à dos violet, elle avait acquiescé, les yeux dans le vague, et lui avait tendu sa carte bleue avant de se plonger dans la consultation de son téléphone portable.

Le sac à dos avait une chaînette arc-en-ciel, un sticker phosphorescent collé à la fermeture Éclair, des poches remplies d'élastiques à cheveux de secours, une brosse démêlante et des compartiments secrets pour les bonbons. Alice y fouilla jusqu'à en trouver un au caramel. Au moment où elle le sortit de son papier, elle sentit la première frisette s'échapper au niveau de sa nuque.

Un bus scolaire s’approcha. Des parents serrèrent leurs enfants dans leurs bras et agitèrent la main quand ceux-ci montèrent à bord. Certaines mères et certains pères essuyèrent une larme quand le bus s’éloigna. Alice se demanda ce que ça pouvait faire d’avoir des parents qui t’accompagnent au bus le jour de la rentrée et – folie ! – qui t’attendent peut-être même à son retour...

Alice avait débuté sa scolarité primaire à l’école Atwater, dans le quartier le plus huppé de New York, où sa mère avait été scolarisée. Dans cette école, les filles portaient un pull écossais blanc et bleu, une chemise blanche, des chaussettes bleues qui montaient jusqu’aux genoux et des chaussures marron. Les salles de classe, hautes de plafond et dotées de parquet luisant, étaient meublées de chaises en bois anciennes.

Dès la première semaine, Alice avait cassé deux chaises, déchiré trois uniformes et s’était perdue pendant une visite au muséum d’histoire naturelle, ce qui avait contraint l’école à appeler son père, Mark (en déplacement professionnel à Tokyo), et Felicia (en plein massage). Alice se rappelait encore l’expression stupéfaite du gardien qui l’avait trouvée endormie au pied du diorama d’un homme de Pékin... Elle se souvenait aussi de la voix de son père, hurlant dans le téléphone, et avertissant

le directeur qu'il avait bien de la chance que les Mayfair ne lui collent pas un procès.

— Votre fille a peut-être plutôt la fibre manuelle, avait avancé Mlle Merriweather, la conseillère pédagogique que ses parents avaient embauchée après cette catastrophe.

Le CP s'était donc déroulé à la Barton Academy, une école au sud de New York où les murs étaient peints de couleurs vives, où les classes hébergeaient des animaux domestiques (et des poufs moelleux), où les enfants avaient trois récréations par jour et apprenaient à coudre et à cuisiner. Alice se rappelait encore le *crac* et le couinement au moment où elle avait marché sur le cochon d'Inde. La semaine suivante, elle avait libéré la tortue de son bocal sans le faire exprès. Celle d'après, elle avait failli éperonner sa maîtresse avec une aiguille à tricoter... Et, pour couronner le tout, il fallait l'arracher à la structure de jeux à la fin de chaque récréation.

— Une deuxième langue ! avait tranché Mlle Merriweather.

À ce stade, Felicia avait des rides d'inquiétude aux coins des paupières, et Mark des mèches grisonnantes au niveau de ses tempes brunes.

Tout au long de l'année de CE1 passée à l'École française, Alice rentra chaque jour avec, sur sa chemise blanche, des traces de jaune d'œuf, de peinture

ou de sang. Elle avait le plus grand mal à tenir en place durant les leçons et à penser à parler français et non anglais. La classe de danse classique, obligatoire, était un désastre qu'il valait mieux oublier (les parents d'Alice avaient renoncé à intenter un procès à l'établissement après la chute de leur fille de l'estrade pendant un récital ; l'école, réciproquement, avait renoncé à les poursuivre pour les coups et blessures subis par la professeure de musique, Mlle Léonie, lorsque Alice lui était tombée dessus... Sans parler du piano détruit).

En CE2, Alice avait atterri à Horizons, une « école alternative » pour élèves précoces du quartier de Brooklyn. Elle y avait appris qu'« alternatif » signifie « pas de règles », et « précoce » : « parents qui pensent que leur fille est une surdouée ; que toute bêtise est l'expression de son individualité et que rien ne mérite une punition ». Mark et Felicia avaient retiré Alice d'Horizons après une soirée pyjama au cours de laquelle une fillette avait mis le feu au lit d'Alice à l'aide d'une bougie parfumée. « Elle ne faisait qu'exprimer son être profond par le truchement des allumettes ! » avait expliqué la mère de la fillette, une artiste contrariée qui s'était spécialisée dans la réalisation de vidéos en *time-lapse* sur la pousse de ses poils d'aisselles.



— Il faut la mettre en pension ! avait décidé Mlle Merriweather, ce à quoi Felicia et Mark avaient acquiescé avec un confondant empressement.

C'est ainsi qu'en CM1 Alice fut envoyée à Swifton, une école privée de l'État du Vermont, nichée dans une vallée verdoyante entre deux stations de ski. Au petit déjeuner, le premier jour de la deuxième semaine, une fille dénommée Muffin Van der Meer avait lancé à toute la classe : « Levez la main celles qui aiment la nouvelle Alice » (Alice avait été surnommée « la nouvelle Alice » parce qu'il y avait déjà une Alice dans sa classe). Elle voyait encore le sourire narquois de Muffin quand *pas une* main ne s'était dressée. Pour autant, Swifton n'avait pas été une complète catastrophe. Alice adorait skier, faire de la luge et courir dans la neige. Ses parents avaient été furieux, mais pas complètement surpris, quand ils avaient reçu un appel paniqué de la directrice annonçant qu'on avait perdu leur fille au cours d'une randonnée en forêt. Le temps que Mark et Felicia prennent l'avion pour Burlington et louent un 4 × 4 pour faire la route jusqu'à Swifton, la maîtresse l'avait retrouvée, au fin fond des bois, dans un petit igloo.

— Je n'ai fait de mal à personne, avait fait remarquer Alice (qui soupçonna des années durant que ses parents l'auraient volontiers laissée là si la com-

pagnie d'assurance scolaire et les lois en vigueur ne les avaient obligés à la ramener à la maison).

En CM2, Alice était de retour à New York, à la Lytton-King School qui, selon le site web, se donnait pour mission de « glorifier l'esprit unique de chaque enfant ».

— Ils feront honneur à la singularité d'Alice ! avait assuré Mlle Merriweather à Mark et Felicia, peu convaincus.

La mère d'Alice fixait le bout de ses chaussures pointues. Son mari gardait les lèvres serrées. Alice, qui entendait tout depuis son petit coin dans le couloir, sentait bien que sa « singularité » deviendrait rapidement un problème, et aucunement une chose à glorifier. Mais au moins, à la Lytton-King School, on ne portait pas d'uniforme. Mlle Merriweather était très motivée.

— J'ai de grands espoirs ! avait-elle lancé à la fillette.

Pourtant, même dans une classe composée de gens bizarres et de cancres, dont un garçon pré-nommé Hans qui se curait sans arrêt le nez (et qui se délectait du fruit de ses récoltes...) et une fille du nom de Sadie qui ne s'exprimait qu'en langue klingon, Alice avait été rapidement exclue. Elle mangeait seule à tous les repas, lisait dans son coin

pendant la récréation, et seule la maîtresse acceptait de se mettre en binôme avec elle.

À la maison, dans sa chambre rose et crème qui avait valu un prix de décoration à Felicia, Alice passait des heures allongée sur son lit à baldaquin, assise à son bureau de bois blanc, ou recroquevillée contre la fenêtre donnant sur Central Park, à se demander pourquoi les autres enfants la détestaient tant. Bien sûr, elle avait une apparence spéciale ; mais ce ne pouvait pas tout expliquer. Dans toutes les écoles qu'elle avait fréquentées, il y avait des filles plus grosses, à l'haleine plus puante, équipées d'un immonde appareil dentaire qui les faisait postillonner au moindre mot, d'autres avec des montagnes de pellicules sur les épaules... Or, même ces filles-là s'étaient fait des amies. Alice portait le même genre d'habits, voire le même uniforme qu'elles. Elle domptait sa Crinière du mieux qu'elle pouvait pour imiter leurs coiffures, faisait semblant de partager leurs goûts en livres et en boys band, s'obligeant à écouter d'interminables conversations sur le sujet. Et pourtant, on la rejetait. Sentait-elle mauvais ? Était-ce un problème de voix ? De texture de cheveux ? Était-ce parce que ses parents étaient riches ou, au contraire, parce qu'ils ne l'étaient pas assez ?

Alice s'était inspectée sous toutes les coutures – des ongles d'orteils au sommet de la tête – dans l'espoir de repérer enfin LA différence entre elle et les autres filles. Il y avait forcément un truc. Alice en était certaine parce qu'à chaque fois qu'un groupe de filles la regardait, avant même qu'elle dise « bonjour », celles-ci se détournaient en ricanant et en chuchotant.

— Un peu de patience, répétait Mlle Merriweather. Tu trouveras les personnes qui te correspondent.

— Tu n'as *aucun* problème, assurait Felicia qui refusait l'idée qu'il y ait chez sa fille quelque chose qui cloche – du moins, rien qu'un bon traitement lisseur à base de kératine, des vêtements bien coupés et quelques jours de diète à base de soupe de choux et d'eau chaude citronnée ne puissent régler.

C'est la grand-mère d'Alice qui avait suggéré la première vraie piste de réflexion.

— Peut-être ne comprennent-elles pas ton humour ?

C'était l'été d'avant, quand Alice était allée lui rendre visite pour une semaine, comme chaque année. Sept jours parfaits à chercher des moules dans le sable, à naviguer dans la baie de Cape Cod et à se jeter dans les vagues glaciales de l'océan sous le regard de sa grand-mère, assise sur un transat.

— Comment ça ? demanda Alice.

*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en juillet 2018 par Rodesa  
Dépôt légal : août 2018  
N° 138020-1

*Imprimé en Espagne*

